

extrait du roman

les baldwin

de Serge Lamothe

Christophe-Benjamin

Je me demande encore parfois si j'ai vraiment choisi Christophe-Benjamin ou si ce n'est pas plutôt lui qui m'a choisi. C'était l'année de toutes les déceptions, longtemps après le méga tsunami et les pluies diluviennes qui suivirent. On ne savait pas exactement quand. Il n'y avait presque plus de raisons valables pour compter.

C'est vrai. Personne n'aurait dû survivre à ça. Mais qu'est-ce qu'on pouvait y faire ? Les gens s'accrochent. On ne peut même pas leur en vouloir. Ils veulent continuer à marcher sous le soleil, même absent, même oublié. Ils continuent à le faire. C'est légitime.

J'ai repêché Christophe-Benjamin en face de l'édifice A, ce jour-là, juste avant la tombée de la nuit. Quand j'y repense – et c'est le moins possible que j'y repense – je me dis qu'il s'en est fallu de peu que je ne le voie pas. Christophe-Benjamin dérivait sur un radeau de fortune sans doute confectionné à la hâte pendant la dernière crue.

J'ai d'abord pensé qu'il était mort. C'est la sacoche de cuir qu'il portait en bandoulière que j'ai essayé d'attraper en premier. Il a dû se réveiller au contact de la perche que je tendais vers lui dans l'espoir d'attraper la sacoche de cuir, parce qu'il s'est alors retourné et m'a lancé ce regard noir d'ingratitude et de

mépris qui m'est devenu si familier avec les années. C'est comme ça, en tripotant la sacoche du vieux avec ma perche, que j'ai su qu'il n'était pas tout à fait mort. Et que celui qui lui piquerait sa sacoche n'était pas encore tout à fait né.

La première chose qu'il a fallu faire, Christophe-Benjamin et moi, c'est se regarder dans le blanc des yeux. On ne pouvait pas l'éviter. Christophe-Benjamin ne s'est adouci que lorsqu'il a compris que je n'en voulais pas à sa sacoche. Il s'est accroché à la perche et je l'ai hissé sur mon propre radeau. À la fin de cette acrobatie, nous étions tous deux trempés jusqu'aux os.

Christophe-Benjamin était dans un tel état de délabrement que je me suis dit qu'il ne passerait pas l'hiver. Il a grogné quelque chose : un mot d'encouragement ou une chanson révolutionnaire ? Difficile de trancher.

Je l'ai ramené chez moi. C'est une chose que j'ai faite sans réfléchir, comme j'aurais rapporté n'importe quel débris digne de mon intérêt ou de ma convoitise.

L'édifice A était assez grand pour deux. De toute façon, nous disposions aussi de l'édifice B, avec ses trois étages émergés (tout de même beaucoup moins spacieux que le A dont les sept étages étaient entièrement vacants).

Dans l'édifice A, avant l'arrivée de Christophe-Benjamin, il n'y avait personne à part moi. Moi et le Smoke, bien sûr. Mais le Smoke demeurait immobile la plupart du temps, étendu dans une anfractuosité du mur qui faisait face à l'entrée principale. J'avais réparé la trappe –  a ne se voyait pas trop – et j'avais même aménagé un judas minuscule par lequel le Smoke pouvait surveiller mes allées et venues.

Le Smoke n'a pas réagi quand je suis entré avec Christophe-Benjamin.  a m'a d'ailleurs étonné, moi qui ne m'étonne pas facilement. Il faut dire que je l'avais installé devant l'entrée principale de l'édifice A dans l'espoir qu'il serve de système d'alarme ou à tout le moins de sonnerie – en cas d'invasion – et je guettais depuis longtemps une occasion de tester son efficacité. Peut-être qu'il n'a tout simplement pas jugé opportun de le faire parce que j'accompagnais

Christophe-Benjamin. Mais peut-être aussi que le Smoke n'a pas compris tout de suite, lui non plus, que Christophe-Benjamin représentait une menace.

Je n'ai pas mis longtemps, en effet, à regretter d'avoir repêché Christophe-Benjamin des eaux glacées. Je l'avais abandonné dans un coin du deuxième et il s'était d'abord mis à sécher. Il avait ensuite vidé le contenu de sa sacoche : une flûte de bambou, une paire de ciseaux, une pelote de ficelle, un petit paquet de plumes et un gros carton ficelé serrant une liasse de feuillets jaunis. Tout ça bien au sec, enroulé dans des sacs de plastique.

Mais rien à manger.

Par la porte entrebâillée, je pus l'observer tandis qu'il mettait en place son dispositif de survie : il étendait les feuillets sur le sol, les disposant en cercles. Cela formait des ensembles, des arabesques, des volcans mal éteints. À y regarder de plus près, je pus discerner les signes minuscules dont les feuillets étaient couverts : ils semblaient, eux aussi, recréer des labyrinthes indéchiffrables gorgés d'encre. Christophe-Benjamin disposa méthodiquement les feuillets à la grandeur de la pièce. L'opération dura plusieurs heures. Il plaçait les feuillets un à un à différents endroits, comme s'il s'était agi pour lui de retrouver l'ordre dans lequel ils auraient dû être. Cependant, soit qu'il avait oublié l'ordre en question, qu'il avait peut-être vainement tenté de réinventer pendant toutes ces années, soit qu'il n'y avait jamais eu d'ordre précis à donner à ces feuillets : Christophe-Benjamin hésitait.

J'ai attendu le lendemain pour pénétrer dans la pièce. Christophe-Benjamin dormait paisiblement, roulé en boule dans le coin le moins sale de l'étage. Il se servait de sa sacoche comme d'un oreiller et de quelques feuillets en mauvais état comme d'une couverture.

J'aurais pu décider de tout arrêter à ce moment-là. Mettre un terme à tout ça. Un point final. J'ai préféré laisser les événements se produire les uns après les autres. C'est un défaut de ma personnalité avec lequel je dois composer.

Je repêche Christophe-Benjamin chaque jour à heure fixe depuis trop d'années, maintenant. Il s'agrippe à la perche que je lui tends et je retire de l'eau son corps émacié. Il grogne faiblement. La simple décence voudrait que je le malmène un peu. Quelqu'un d'autre que moi le ferait. N'importe qui. Mais moi, je me contente de le hisser sur mon radeau et de le ramener chez moi. Je lui offre une seconde vie qu'il ne désire peut-être pas, je le tire du néant dans lequel il s'enfonçait jusqu'ici, sans joie, mais de sa propre volonté. Car c'est bien ce qu'il y a d'étrange avec Christophe-Benjamin : il manifeste une volonté propre.

Mais pas pour l'instant. Pas tandis qu'il dort à mes pieds.

J'observe les feuillets : ils sont couverts de signes étranges. Je dis *étranges* parce qu'ils me paraissent obscurs en même temps que familiers. J'ai déjà vu des signes semblables à ceux-ci. J'en ai vu assez souvent pour savoir que j'ai affaire à un scripteur. Voilà ce qui m'inquiète depuis le tout début.

Avant l'arrivée de Christophe-Benjamin, les hélicos venaient rarement jusqu'ici. Les premières nuits, cependant, ils vinrent par meutes entières et fouillèrent méticuleusement le périmètre avec leurs projecteurs. Le vacarme assourdissant provoqué par les turbines et le cognement sourd des hélices battant l'air ne réveillaient même pas Christophe-Benjamin. Le matin, il n'était pas rare de l'entendre maugréer et se plaindre d'avoir été piqué, pendant la nuit, par des hordes de moustiques ou réveillé en sursaut par la morsure d'un rat ; mais jamais il n'entendit les hélicos. Certaines nuits, ils s'aventuraient pourtant jusque devant sa fenêtre et leurs projecteurs balayaient l'étage où Christophe-Benjamin dormait, mais soit que les gribouillis sur le papier étaient si insignifiants qu'ils ne les voyaient pas, soit qu'ils pressentaient, eux aussi, le danger que représentait Christophe-Benjamin, les hélicos s'éloignaient au bout d'un moment.

Comme tout le monde, je savais que les scripteurs étaient hors-la-loi. Ils l'étaient depuis si longtemps qu'on osait à peine croire qu'il en restait. Je me suis rapidement convaincu que Christophe-Benjamin était le dernier. Le tout dernier

scripteur. Et que je ne jouirais plus jamais de l'existence paisible dont j'avais profité jusque-là.

Je n'ai jamais osé lui demander de m'autoriser à souffler quelques notes dans sa petite flûte de bambou. Je savais pourtant que de la flûte d'un scripteur il ne pouvait surgir que des difficultés – ou du moins des propositions de difficultés – ; mais j'aurais aimé comprendre la raison de sa présence sur ce radeau ce matin-là et je le lui fis comprendre au moyen de signes.

« Ce couloir sombre où quelqu'un court à perdre haleine, ai-je suggéré au hasard, c'est peut-être moi. » (Comme entrée en matière, j'aurais pu trouver mieux, mais Christophe-Benjamin avait paru apprécier ma franchise.)

Une fois, bien sûr, je l'ai questionné au sujet des glaces éternelles et de la possibilité de remonter jusque là-bas, sur la banquise ; mais son visage s'était durci. Il avait été beaucoup plus loquace lorsque j'avais évoqué des rumeurs persistantes au sujet d'une éventuelle colonisation des îles de l'archipel des Andes. Ces informations semblaient vivement l'intéresser. Il paraissait en être avide. C'est pourquoi je le questionnais le plus souvent possible à ce propos. Chaque fois que j'en avais l'occasion, pour être précis.

J'avais jusqu'alors consacré le plus clair de mon temps à observer l'horizon, cette ligne floue qui ondoyait à la commissure du ciel et où les eaux bouillonnaient sans doute. Désormais, m'étais-je dit, je devrai garder un œil sur l'horizon et l'autre sur Christophe-Benjamin.

Il ne semblait pas qu'il doive, sous mon regard impartial, s'épanouir et se remettre à scripter toutes sortes de signes étranges sur les murs de l'édifice A, mais c'est néanmoins ce qui se produisit le dix-septième mois de cette année-là. Lorsque je m'éveillai ce matin-là, les signes s'étaient déjà sur trois étages. Christophe-Benjamin les avait alignés sur les murs, les plafonds ; et il semblait être sur le point d'attaquer les sols et la cage d'escalier.

J'arrivais trop tard : à leur prochain passage, les hélicos les verraient sûrement. Peut-être même le satellite les avait-il déjà détectés et interprétés.

Christophe-Benjamin était comme ça. Il aimait prendre des risques. J'avais fini par admettre que c'était une caractéristique fondamentale de tout scripteur digne de ce nom. Le seul problème avec Christophe-Benjamin, c'est que sans même s'en rendre compte, il mettait la vie de ses proches en péril.

Je me souviens d'un événement qui survint à peu près à la même époque : le Smoke se jeta du haut de son perchoir, se fracturant la clavicule et s'infligeant de multiples contusions. Je me suis vu dans l'obligation d'abrèger les souffrances de ce malheureux et de récupérer sa *masse critique* ; jamais les tomates et les fèves que je cultive sur le toit de l'édifice B n'ont été plus savoureuses que cette année-là. Même Christophe-Benjamin remarqua la différence. Il commenta toute l'affaire par un grognement qui évoquait le dévouement du Smoke et son sens du devoir. Puis il ne fut plus jamais question du Smoke entre nous. C'était des temps difficiles et nous savions les apprécier.

Christophe-Benjamin a repris la mer quelques jours après les récoltes. Je l'ai aidé à construire son radeau et à le mettre à l'eau. Je crois qu'il voulait simplement m'éviter des ennuis.

Les hélicos reviennent parfois fouiller le périmètre. Ils le font sans grande conviction. Ils scrutent les signes tracés par Christophe-Benjamin comme s'ils croyaient avoir la moindre chance d'en découvrir le sens. En général, ils repartent au bout d'un moment, dépités de n'avoir rien pu décrypter, mais satisfaits de ne pas avoir eu à intervenir.

© Serge Lamothe, 2004.